

Se rendre mortel

Yvon Rivard

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

Morales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1988). Se rendre mortel. *Liberté*, 30(3), 12–16.

YVON RIVARD

SE RENDRE MORTEL

La morale! C'était inévitable que la revue *Liberté* tombe un jour dans son propre titre et choisisse de se laisser interroger par un tel sujet. La prudence élémentaire, celle qui fait les bons numéros et les nuits paisibles, aurait dû nous rappeler qu'il vaut mieux ne pas réveiller le sphinx qui dort. Et voilà qu'en deux phrases j'ai déjà réussi à ameuter suffisamment de mots pour me lancer, une fois de plus, à l'assaut de moi-même. Qu'ai-je fait, que vais-je faire, que devrais-je faire?

À l'instar de ces pensées nocturnes qui me retournent sur l'oreiller jusqu'à ce que je crie grâce, la morale est un résumé lancinant et inachevé de ma vie qui vise à y instaurer un ordre et produit l'effet contraire. Je vous propose donc ici le dernier résumé de ce résumé dans l'espoir d'y mettre un terme tout en sachant très bien qu'écrire n'est pas la meilleure façon de se taire, que la morale est un désordre qui croît avec l'usage.

* * *

Vers l'âge de vingt ans, comme tout le monde j'imagine, j'ai commencé de me sentir à l'étroit dans le blazer bleu et le pantalon gris qui faisaient la fierté de la famille, du collège, et de la société... Mon Dieu que tout ceci est ennuyeux et me désespère! S'il est vrai que tout est joué à quatre ans, à quoi cela pourrait-il bien me servir de recenser mes mille et une petites révoltes? Me suis-je libéré de quoi que ce soit?

Bien sûr, j'ai troqué la littérature française contre l'alle-

mande mais j'ai néanmoins continué d'étudier, et par la suite enseigné la française. Bien sûr, je n'ai pas remis les pieds à l'église, mais j'ai néanmoins flirté avec l'Orient, ses gourous et ses ashrams. Bien sûr, l'œuvre de chair j'ai faite, mais j'ai néanmoins continué d'entretenir en mon for intérieur un harem dont était systématiquement exclue toute femme trop réelle. Où veux-je en venir avec cette confession que j'interromps avant qu'elle ne m'enlève jusqu'au plaisir de m'autoflageller? À ceci: une fois que la loi est inscrite en nous, nous ne pouvons que l'accomplir même si nous croyons nous en écarter. La loi, comme les archétypes, est une forme sans contenu précis susceptible de varier d'une culture, d'une époque à l'autre. Dès lors, les normes, subies ou recherchées, en vue d'atteindre tel ou tel état ne changent rien à l'affaire puisqu'il s'agit toujours, en dernier ressort, d'être plus que soi. Telle est la tyrannie de toute exigence morale: je veux être (comme) Dieu. Valéry l'a bien dit: «Un homme qui n'a jamais tenté de se faire semblable aux dieux, c'est moins qu'un homme.» Et que fait Nietzsche, lorsqu'il nous invite à passer du chameau («tu dois») au lion («je veux») et à l'enfant («oui»), sinon nous rappeler que nous sommes «trop humains»? Même ceux qui rêvent, comme Michaux, «d'être agréé(s) comme une plante», obéissent encore à ce même désir d'être autre. Entre Dieu et la plante, l'homme erre, telle est sa loi.

À quinze ans, quand je voulais être un saint, il y avait beaucoup de lois pour me guider. À trente ans, quand je voulais être un sage, il y en avait déjà beaucoup moins. À quarante ans, quand je voulais être un homme, il n'y en avait plus qu'une seule, la plus difficile et qui ramenait toutes les autres dès que je m'en détournais: à la mort tu iras sans impatience, en vivant.

* * *

Jusqu'à très récemment je me posais, entre autres, deux questions auxquelles je ne pouvais trouver de réponses satisfaisantes: pourquoi la mort était-elle présente dans tout ce que

j'écrivais alors que je n'y pensais presque jamais? Pourquoi étais-je toujours en situation de choix et incapable de choisir? Pour répondre à la première, j'invoquais tantôt l'inconscient tantôt un certain automatisme littéraire (toute littérature parle de la mort, or j'écris, donc...). Pour la seconde, j'avais l'embarras du choix: faiblesse, complaisance, peur, etc. Mais comment un être aussi velléitaire pouvait-il dans l'écriture faire preuve de détermination (je n'ai jamais hésité à entreprendre l'œuvre qui s'offrait à moi ni remis en question la pertinence de celle-ci) et de persévérance (je n'ai jamais abandonné une œuvre commencée)?

La clef de cette apparente contradiction me fut donnée un jour par le sorcier yaqui de Castaneda: «La mort me traque. Par conséquent je n'ai ni le temps du doute ni celui du remords (...) Toi, à l'opposé, tu as l'impression d'être immortel, et les décisions d'un immortel peuvent s'annuler, être regrettées, faire l'objet du doute.» Je compris alors que si la mort surgissait dès que j'écrivais, c'est que j'avais besoin d'elle pour écrire. C'est ainsi que les personnages principaux de mes romans sont toujours placés dans des situations de vie ou de mort. Cela ne les libère pas nécessairement de leur attitude passive d'immortels indécis, mais leur mort imminente me tire, moi, des limbes et me force à vivre. Certes, Don Juan m'objecterait qu'écrire ce n'est pas tout à fait vivre puisque la mort ainsi à l'œuvre est une mort imaginée, une mort que je projette sur les autres faute de la porter moi-même. Je suis d'accord, l'écrivain mime «le guerrier», mais il n'en demeure pas moins qu'écrire est aussi une action qui exige un minimum de concentration, de stratégie, et de maîtrise.

Quoi qu'il en soit, je retiens ceci que mon incapacité chronique de choisir entre deux maux ou deux biens procède non pas tellement de la peur mais du désir de me tromper. Aussi longtemps que j'hésite, je me dédouble (je suis à la fois celui qui est et qui n'est pas, celui qui roule en Volkswagen et celui qui roule en Toyota, etc.) et je crois, en refusant ainsi de choisir (d'être limité, contraint à être), pouvoir déjouer la mort. Les êtres moraux, et nous le sommes tous plus ou moins, ne se

débattent pas entre le bien et le mal, mais entre la vie et la mort. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, seuls sont vivants ceux que «la mort traque». Les autres sont déjà morts et circulent dans les limbes, quelque part entre le garage Volkswagen et le garage Toyota.

* * *

J'ai déjà écrit jadis en pensant à ces ombres: «Aux immortels incombe la tâche de se rendre mortels.» Comment peut-on se rendre mortel? Si je le savais vraiment, j'aurais sans doute écrit un texte moins absolu que celui-ci. Pour que votre déception ne soit pas totale, chers lecteurs qui attendiez que je vous enseigne quelque chose puisque vous vous intéressez à la morale, voici ce que j'ai trouvé de mieux jusqu'à présent pour me rendre mortel.

Ralentir. Dans les limbes, rien n'entrave aucun mouvement de sorte que tout se passe à la vitesse de la pensée. La distance entre les êtres, les mots, les choses se franchit d'autant plus facilement que les êtres sont des mots aussi muets que les choses. Si vous êtes gravement atteints d'immortalité, il est à conseiller de ne parler qu'aux choses, de préférence dans une langue étrangère que vous ne maîtrisez pas, et de ne toucher qu'aux gens, de préférence les yeux fermés. Si tout va bien, il est permis de se servir des mots pour retenir ce que vous avez touché, et des mains pour taire ce que vous avez dit. Le but de ces exercices est de vous donner un corps (matière hautement périssable) en vous rapprochant soit de ce qui passe (les autres corps) soit de ce qui ne passe pas ou presque (un caillou, un arbre, un trottoir, une plage).

Respirer. De récentes études sur l'angoisse ont révélé que plus les gens oubliaient de respirer, moins ils respiraient. Et s'ils oublient de respirer, c'est que leur respiration les obligent à prendre conscience 1: qu'ils ont un corps, 2: que ce corps est une vraie passoire, 3: que tout est toujours à recommencer. J'aimerais attirer votre attention sur l'insoutenable idée de recommencement qui est directement reliée à la conscience du

temps, laquelle est source d'angoisse, évidemment, pour qui ne veut pas mourir. Je crois avoir trouvé le moyen d'assouvir par la respiration mon désir naturel de dédoublement sans pour autant me dérober à la mort. C'est simple, il s'agissait d'y penser: celui qui à cet instant même respire n'est pas celui qui a respiré ou celui qui va respirer. Après quelques centaines de respiration ainsi débarrassées de l'idée de répétition, on atteint à une sorte d'immortalité dont la mort, loin d'en être exclue, devient le moteur. L'usage du tabac peut favoriser cette transmutation: celui qui fume n'est pas celui qui a fumé, etc.

Rire. Parce que ça commence par «r». Parce qu'on peut en mourir. Mais surtout parce que c'est la meilleure façon de ne pas trop souffrir de «l'inconvénient d'être né» et d'éviter ainsi de se tuer (se rendre mortel n'a rien à voir avec le suicide). Je ne parle pas de ce rire amer et désespéré de celui qui se crève les yeux quand il découvre qu'il a couché avec son père et tué sa mère. Non, je pense à ce rire qui dénoue et apaise quand nous regardons notre propre histoire sub specie aeternitatis, quand nous racontons notre propre histoire au chat, aux arbres et aux nuages. Ce rire qui allège quand nous consentons enfin à nous laisser porter par le monde au lieu de vouloir le porter. Et même ce fou rire qui délivre le client indécis quand il découvre que le vendeur qui lui vante les mérites de la Volkswagen porte exactement le même nom que celui qui, deux heures plus tôt, lui vantait les mérites de la Toyota.